Document généré le 25 avr. 2024 08:27

Séquences
La revue de cinéma

Dans la cour des grands
Mommy, Canada [Québec], 2014, 2 h 14

Jean-Marie Lanlo

Numéro 292, septembre–octobre 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/72838ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2014). Compte rendu de [Dans la cour des grands / *Mommy*, Canada [Québec], 2014, 2 h 14]. *Séquences*, (292), 48–49.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2014

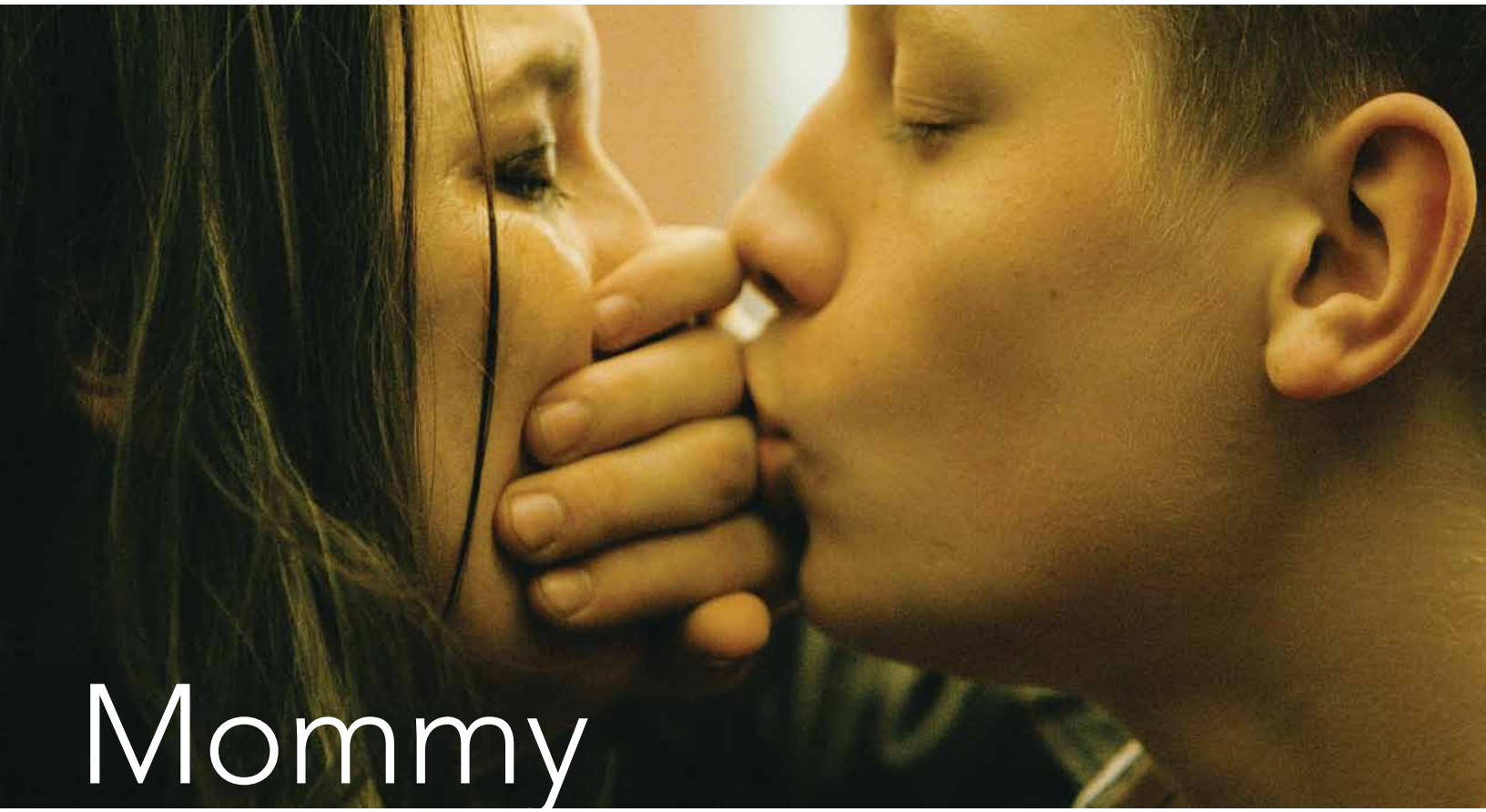
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Mommy

Dans la cour des grands

*Après un passage au Festival de Venise avec **Tom à la ferme**, où il a obtenu le Prix FIPRESCI, Xavier Dolan était, cette année, de retour au Festival de Cannes qui lui accordait – pour la première fois – l'honneur d'une sélection en compétition. Non seulement **Mommy** a-t-il récolté le Prix du Jury (ex aequo avec **Adieu au langage** de Jean-Luc Godard), mais il a de surcroît confirmé une maturité nouvelle. Le jeune talent plein d'avenir serait-il en train de devenir, avec **Mommy**, un grand cinéaste ?*

Jean-Marie Lanlo

On a beau penser ce que l'on veut de Xavier Dolan, ressentir ou non une certaine fierté nationale après l'attribution de son prix cannois, se demander si tout ce que l'on a entendu jusqu'ici à propos de ***Mommy*** est justifié (méritait-il vraiment une Palme d'or ?), etc., mais ce qui frappe dès les premières images, c'est leur format inhabituel (1:1). Alors que l'on nomme généralement le 1,33:1 « format carré », Dolan nous propose une image réellement carrée qui, par une illusion d'optique et une déformation rétinienne de cinéphile, nous semblerait presque plus rectangulaire qu'autre chose (si une image de format 1,33:1 est carrée, il est logique que le format 1:1 nous semble plus haut que large !). Ce qui ne pourrait être qu'un détail technique est loin d'être anecdotique; il nous force en effet à nous interroger sur la volonté du cinéaste et sur le véritable intérêt de sa démarche.

La réponse formulée par Dolan dans le dossier de presse est, étrangement, assez peu convaincante. Pour lui, ce ratio est utilisé, car il est idéal en termes de portrait[1]. Avec le 1:1, Dolan chercherait donc à donner plus d'importance au personnage. Dans les faits, en isolant le sujet, ce ratio renforce moins sa présence dans l'image qu'il ne traduit de manière presque organique son isolement. D'ailleurs, cette difficulté à communiquer (inhérente au sentiment d'isolement) est l'aspect central du film. Nous la retrouvons chez les trois personnages principaux : une femme bègue, un fils incapable de gérer ses émotions autrement que par l'insulte ou les débordements sonores et une mère qui vit dans son petit monde à elle, très proche du monde de l'adolescence dont elle peine à sortir.

La première ne communique pas assez; les deux autres communiquent mal, car trop et n'importe comment. Le sujet du film apparaît donc vite comme la quête d'une communication qui s'avère impossible, le trop peu (Kyla, la voisine bègue) ne parvenant que subrepticement à tempérer les trop-pleins (Die et son fils Steve).

L'espace d'une scène, cette recherche semble pourtant porter ses fruits : Steve, au moment où la situation semble aller de

Photo : La quête d'une communication qui s'avère impossible

mieux en mieux en raison de la présence apaisante de Kyla, élargit littéralement le cadre d'un double mouvement de main. Il semble prêt à accepter les autres et le fait savoir au spectateur en modifiant personnellement les proportions de l'image. Cependant, le poids du passé ne se balaie pas d'un revers de main et la cruauté de la vie reprend rapidement le dessus. Le ratio de l'image, à nouveau, fond sur les personnages pour les restreindre à l'isolement du 1:1.

Pourtant, le personnage de Die, en bonne adolescente qu'elle est restée malgré le passage du temps, se permet d'imaginer à son tour une vie idéale : son garçon trouve sa voie, se marie et devient père. Pour permettre l'éclosion de cette vie fantasmée où la relation sociale est à nouveau établie, Dolan a recours une fois de plus au format élargi. Mais tout ceci n'est qu'un rêve, fantasme d'une vie impossible dans laquelle l'isolement n'existe plus. Die et son fils ne feront jamais partie de ce monde. Malgré leurs espoirs, les protagonistes de ***Mommy*** sont condamnés à l'isolement, au format carré qui revient à nouveau nous rappeler l'implacable réalité : sans maîtrise de la communication, sans ouverture aux autres, il n'y a pas d'avenir possible.

Une des forces de Dolan est d'ailleurs de réussir à livrer ce constat sans passer par une approche sociale bien-pensante. Bien sûr, l'origine de la difficulté à maîtriser le langage peut être sociale, mais pas uniquement. D'ailleurs, pour Kyla, cela provient d'un traumatisme qu'elle souhaite garder pour elle (mais que Dolan nous fait comprendre subtilement, justifiant par la même occasion son implication auprès de Steve). Ce qui compte, dans ***Mommy***, ce ne sont pas les raisons qui poussent à cet isolement, mais ses conséquences sur ceux et celles qui le vivent, c'est-à-dire leur souffrance, leur espoir, leur manière d'y croire, leur façon d'agir pour s'en sortir. Tout le film repose en effet sur ces trois personnages, magnifiques, que Dolan respecte constamment, même s'ils sont des proies propices à la moquerie. Pour leur donner une dignité, le réalisateur a trouvé trois acteurs en état de grâce. Il y a d'abord Antoine Olivier Pilon qui parvient à jouer l'excès d'un ado à problèmes avec une justesse prodigieuse. Mais il y a surtout deux actrices qui deviennent, sous la direction de Xavier Dolan, les plus belles femmes du monde et qui incarnent deux personnages différents dans leur attitude et leur façon d'être, mais finalement proches dans leur solitude : Anne Dorval et Suzanne Clément. La première dose parfaitement un mélange de vulgarité, de fausse insouciance et de vulnérabilité. La seconde nous touche au plus profond de nous par ce regard qui semble vouloir sourire en s'excusant lorsque ses problèmes d'élocution lui interdisent de parler.

Avec ***Mommy***, Xavier Dolan nous confirme qu'il a franchi une nouvelle étape. Il nous fait oublier ***Laurence Anyways*** et son envie trop évidente d'aborder un grand sujet en tentant de noyer une absence de maturité encore palpable dans un océan d'instants *pop*. Ici, il aborde un sujet fort avec un naturel qui témoigne d'une maîtrise nouvelle. Certes, il reste fidèle à lui-même et utilise encore les parenthèses musicales qu'il affectionne; elles n'apparaissent cependant plus comme les petits plaisirs nombrilistes d'un jeune cinéaste « trop » talentueux, mais comme des moments indispensables à l'équilibre du film et de ses personnages.

Avec ***Mommy***, Xavier Dolan semble arrêter de se regarder faire des films et donne (enfin) l'impression de tout donner pour faire vivre les êtres engendrés par son imagination fertile. Alors, qu'importe si la scène de l'internement va un peu trop loin, cherche à nous bouleverser de manière trop spectaculaire et nous fait oublier un court instant la vraie souffrance des personnages pour laisser apparaître l'envie du réalisateur de nous toucher de manière trop artificielle. Qu'importe, car à part ces quelques minutes nous rappelant ce que l'on pouvait ne pas aimer chez Dolan, son ***Mommy*** est une parfaite réussite.

Les conséquences de l'isolement sur ceux et celles qui le vivent

Il se pourrait même que le réalisateur ait enfin troqué son statut de cinéaste prometteur pour celui de grand cinéaste. Il est encore trop tôt pour l'affirmer, mais nous avons hâte de voir ses prochains films pour en avoir le cœur net !

1 « Aucune distraction ni affectations possibles : le sujet est indéniablement le personnage, au centre de l'image, toujours. Les yeux ne peuvent l'éviter. » (Xavier Dolan)

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2014 – **Durée :** 2 h 14 – **Réal. :** Xavier Dolan – **Scén. :** Xavier Dolan – **Images :** André Turpin – **Mont. :** Xavier Dolan – **Mus. :** Noia – **Son :** Sylvain Brassard – **Dir. art. :** Colombe Raby – **Cost. :** Xavier Dolan, François Barbeau – **Int. :** Antoine Olivier Pilon (Steve O'Connor Després), Anne Dorval (Diane « Die » Després), Suzanne Clément (Kyla), Patrick Huard (Paul), Alexandre Goyette (Patrick), Michèle Lituac (Directrice du centre), Viviane Pascal (Marthe), Nathalie Hamel-Roy (Natacha) – **Prod. :** Xavier Dolan, Nancy Grant – **Dist. / Contact :** Séville.